

Pourquoi les adolescents
nous poussent-ils à inventer ?

Collection « Les recherches du GRAPE »
aux Éditions érès

Retrouvez tous les titres parus sur
www.editions-eres.com

Sous la direction de
Henri De Caevel
et
Christiane Balasc-Variéras

Pourquoi les adolescents nous poussent-ils à inventer ?

Les recherches du GRAPE

éres

Cet ouvrage est réalisé à partir des communications du colloque que le GRAPE a organisé à Paris, les 29 et 30 novembre et le 1^{er} décembre 2007, et qui avait pour titre « Pourquoi les adolescents nous poussent-ils à inventer ? »

Couverture
Réalisation : Anne Hébert

Illustration :
Tout pour plaire

Version PDF © Éditions érès 2012
ME - ISBN PDF : 978-2-7492-2868-6
Première édition © Éditions érès 2008
33 avenue Marcel-Dassault, 31500 Toulouse
www.editions-eres.com

Aux termes du Code de la propriété intellectuelle, toute reproduction ou représentation, intégrale ou partielle de la présente publication, faite par quelque procédé que ce soit (reprographie, microfilmage, scannérisation, numérisation...) sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle. L'autorisation d'effectuer des reproductions par reprographie doit être obtenue auprès du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC),
20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris,
tél. : 01 44 07 47 70 / Fax : 01 46 34 67 19

Table des matières

| | |
|---|----|
| Pourquoi les adolescents nous poussent-ils à inventer ? <i>Le groupe de recherche sur l'adolescence du GRAPE</i> | 7 |
| Introduction <i>Henri De Caemel</i> | 9 |
| 1. QUE (NOUS) MONTRENT LES ADOLESCENTS ? | |
| Les jeunes ont toujours voulu changer le monde Des inquiétudes adultes au crible de la littérature romanesque et des savoirs scientifiques <i>Vincenzo Cicchelli</i> | 13 |
| Les jeunes sont-ils entendables ? <i>Michel Bass</i> | 23 |
| Le pubère où circule le sang de l'exil et d'un père <i>Philippe Lacadée</i> | 37 |
| De la violence à l'indifférence <i>Michela Marzano</i> | 47 |
| 2. QUE RELÈVENT LES ADULTES ? | |
| Accueillir la génération qui vient <i>Olivier Douville</i> | 59 |
| La « patate chaude » <i>Marie-Jeanne Guedj</i> | 71 |
| Quelles ruptures ? <i>Roland Léthier</i> | 77 |
| Des traces de l'infantile dans l'adolescent <i>Martine Menès</i> | 87 |

3. TROUBLES DE LA CRÉATIVITÉ, TROUBLES DU LANGAGE

| | |
|---|-----|
| Sortir de la langue maternelle | |
| <i>Xavier Gassmann</i> | 97 |
| « <i>Fa si l'ado</i> » | |
| <i>Guy Mertens</i> | 107 |
| Les nouvelles figurations du corps | |
| <i>Christiane Balasc-Variéras</i> | 117 |

4. DES EXPÉRIENCES CRÉATIVES

| | |
|---|-----|
| La rue, ride du temps qui passe sur les villes | |
| <i>Yves Bodard</i> | 125 |
| La construction des identités de quartier | |
| <i>Stéphane Maggi</i> | 127 |
| Les médiations thérapeutiques | |
| <i>Michel Weinstadt</i> | 131 |
| Ateliers danse pour adolescents | |
| <i>Élise Ricadat</i> | 135 |
| La mer de Chine | |
| Les ados et les nouvelles technologies | |
| <i>François-Xavier Polis et Tanguy de Foy</i> | 143 |
| La mise en jeu du corps à l'adolescence | |
| <i>Anne Perret</i> | 155 |
| Une invention institutionnelle : Thélémythe | |
| <i>Laura Sokolowsky</i> | 159 |

5. DES ESPACES POUR LA RENCONTRE CRÉATIVE

| | |
|---|-----|
| L'hospitalisation des adolescents, un temps pour penser ? | |
| <i>Jean-Philippe Guéguen</i> | 167 |
| Famille et institutions, entre inceste et créativité | |
| <i>Maryvonne Barraband</i> | 177 |
| De la fugue à l'errance | |
| <i>Karima Lazali</i> | 189 |
| L'adolescent et le temps du transfert | |
| <i>Jean-Marie Forget</i> | 197 |
| Il manque toujours une case ! | |
| <i>Marc Laurent</i> | 203 |

Pourquoi les adolescents nous poussent-ils à inventer ?

*Laissons les jeunes changer la société et montrer aux adultes
la manière de voir celle-ci d'un œil neuf.
Mais quand un jeune lance un défi,
il faut qu'il y ait un adulte pour relever ce défi !*

D.W. Winnicott

Cette invitation de Winnicott dans *Conversations ordinaires* nous permet de vous convier à aborder l'adolescence sous l'angle d'un processus créateur, inventif sur les plans subjectif et social. Le moment adolescent nécessite de la créativité, de l'inventivité : il en faut aux jeunes sujets pour poser les actes qui devraient assurer leur devenir, leur inscription sociale ; il faut aussi, pour accueillir ces jeunes inventions, que les institutions d'adultes aient de réelles capacités d'adaptation inventive.

Pour l'adolescent, l'accès à la génitalité et le violent regain des pulsions qui l'accompagne constituent le chaos préalable à toute création. Ainsi, sans un travail de résolution symbolique des éventuels vécus traumatiques impensables ou des expériences d'insécurité fondamentale, ne sont-ils pas amenés à vivre de plus en plus tôt une sexualité de type adulte sur fond inanalysé de sexualité infantile ?

De la créativité est nécessaire pour passer, au prix de souffrances, de séparations et d'« arrachement », de l'enfant assujéti au sujet de l'acte. Dans ce temps difficile de passage, certains adolescents peuvent se trouver en panne et – faute de pouvoir poser des actes vrais, des actes de parole – tentent le passage en force, passages à l'acte.

La société exige la flexibilité des citoyens qui, en réponse, opposent leur besoin de sécurité. Les jeunes, dans leur vie affective et sociale, dans leurs

études ou leur entrée dans le monde du travail, sont aussi confrontés à la paradoxale exigence moderne : mouvance et fixité.

Sans question ni demande, beaucoup d'adolescents sont prisonniers d'un instant présent impératif et impulsif. Ils brillent par leur absence d'inscription – ou par leur hyperréactivité – dans les institutions scolaires, soignantes ou éducatives, vite décontenancées. Pour ces institutions pensées par des adultes, le rapport à la Loi et à la fonction de l'interdit résiste-t-il aux interpellations de l'adolescent ?

L'adaptation inventive des institutions spécialisées dans l'accueil des jeunes en grande difficulté se heurte au « syndrome de la patate chaude » – leurs mains sont-elles devenues moins résistantes à la chaleur ? – et celles-ci renvoient de service en service ces jeunes inclassables, incasables/incasés, qui, eux-mêmes en période de gel de leur créativité, les dérangent et les bousculent, les interrogent sur leur propre capacité à faire preuve d'inventivité.

Enrayer ce syndrome, relancer un processus de création, nécessite sans doute de tabler sur la rencontre individuelle, où un certain « transfert » peut se nouer. Mais en plus, toute institution devrait être un lieu où le jeune n'est pas assigné à demeure, où il peut circuler, où il est convoqué comme sujet. Alors, il pourrait passer de la « parole-acte » à l'acte de parole.

Le Groupe de recherche sur l'adolescence du GRAPE

Introduction

Henri De Caevel

Dans leur travail régulier au GRAPE, les membres du Groupe de recherche sur l'adolescence ont observé depuis quelques années que leurs collègues, écrivant dans les revues ou intervenant dans les colloques, tout comme les journalistes des grands médias publics, n'avaient de regards que pour les adolescents qui cassent, qui brûlent, qui bouleversent. Pour ceux qui, comme on dit, font parler d'eux. D'autre part, en écoutant les travailleurs de base qui viennent demander au GRAPE une formation pour mieux se débrouiller avec lesdits ados, il nous est apparu que les institutions s'épuisent à inventer de nouveaux espaces et de nouveaux temps pour faire face à la logique – mais parfois surprenante – évolution du comportement des jeunes. Nous observons par ailleurs que la réaction classique – et facile – des pouvoirs publics va dans le même sens : pour tenter de maîtriser l'évolution des jeunes, ils ne cessent de modifier et remodeler leurs lois et règlements, déjà dépassés quand ils sont votés et mis en application.

Nous nous sommes alors demandé si le temps n'était pas venu d'essayer de comprendre autrement cette évolution. Si nous essayions de dépasser les explications classiques proposées par la sociologie politique : les causes sont dans les ghettos, les cités dortoirs, l'exil, le chômage, la drogue... Si nous arrêtons de nous gargariser des apports postmodernes de la psychologie individuelle : discrédit de l'autorité paternelle, généralisation du narcissisme, de la dépression, voire de la perversion, manque d'idéal du moi, surmoi non constitué... Si nous nous posons une question simple : « Et si ces jeunes avaient quelque chose à nous dire, s'ils essayaient de nous dire quelque chose... »

Les membres du groupe de recherche en étaient là quand l'un d'entre eux se rappela la phrase de Winnicott que nous avons mise en exergue dans

Henri De Caevel, médecin et psychanalyste, président d'honneur du GRAPE.

l'argument que vous avez trouvé en préambule de cet ouvrage : « Laissons les jeunes changer la société et montrer aux adultes la manière de voir celle-ci d'un œil neuf. » Voilà comment ce travail a pris sa tournure concrète : si on regardait d'un œil neuf ces jeunes qui veulent changer la société ! Nous aussi, nous avons voulu changer le monde quand nous avions leur âge ! Mais c'était à notre manière, à l'époque soixante-huitarde par exemple.

Alors, que veulent-ils ces ados d'aujourd'hui ? Quelle société se préparent-ils, nous préparent-ils ? Quels défis nous lancent-ils ?

Au lieu d'interpréter leurs actes comme le résultat des dérives de l'urbanisme et du communautarisme, d'y relever de simples défis à l'autorité et à son pouvoir répressif, au lieu de répondre par les gesticulations et musculation de l'autorité répressive, nous avons décidé de tenter de mieux décoder ce qu'ils veulent nous montrer.

Et, dans le spectacle ainsi décodé de ce que nous montrent les jeunes d'aujourd'hui, notre travail est de percevoir ce qui est de l'ordre du défi lancé au monde des adultes. Comme nous le disait encore Winnicott dans la phrase citée : « Mais, quand un jeune lance un défi, il faut qu'il y ait un adulte pour relever ce défi. »

Ce livre est plus que le compte rendu du colloque organisé à Paris, fin 2007. Il est l'occasion de présenter quelques réflexions importantes suscitées chez divers chercheurs de terrain par l'argument que nous leur avons soumis.

Ainsi, dans la première partie, les auteurs sont invités à nous donner des éléments de réponse à une première question : « Que (nous) montrent les adolescents ? » Notez que « nous » y est mis entre parenthèses. C'est donc plus qu'un pluriel majestatif, flatteur. Entre « parenthèses », dans le jargon des lacaniens « pur jus », se traduit illico : « Dans la thèse des parents... » ! C'est de cette parenthèse, de cette thèse des parents et des éducateurs, que l'enfant doit s'échapper pour devenir adulte. Ce temps où préparer cette sortie peut être appelé la parenthèse adolescente. Ce besoin de sortir de cette situation infantile, de ne pas tomber dans la répétition d'un monde ancien à peine relooké, constitue une poussée qui correspond à notre titre.

Les auteurs figurant dans la deuxième partie tenteront de nous montrer quelles traces et quels désirs ils relèvent, en tant qu'adultes, chez les jeunes actuels. En troisième partie se trouvent les écrits observant nos jeunes aux prises avec le langage, la musique et leur propre corps.

Une quatrième partie propose des écrits plus techniques ou cliniques à propos de pratiques inventives d'éducateurs, animateurs et autres thérapeutes.

Enfin, la dernière partie explore les espaces où il est possible de laisser les adolescents se risquer à la création, où il est possible que des adultes se laissent inviter à inventer avec eux. Cette poussée aura été, au fil des pages, le fil rouge qui permet à toutes ces contributions de tenir ensemble.

Jusqu'à la conclusion qui nous fera constater que, malgré tous les efforts des jeunes et de ceux qui s'intéressent à eux, il manque toujours une case...

1

Que (nous) montrent les adolescents ?

Les jeunes ont toujours voulu changer le monde

Des inquiétudes adultes au crible
de la littérature romanesque
et des savoirs scientifiques ¹

Vincenzo Cicchelli

Depuis une dizaine d'années, on enregistre un fort développement de la production sociologique relative à l'adolescence. Cela se vérifie aussi bien aux États-Unis, pays traditionnellement prolifique dans les études sur cette classe d'âge, qu'en France, pays où en revanche ces recherches étaient plutôt investies par des disciplines comme la psychologie, la criminologie ou l'épidémiologie. Le cas français apparaît dès lors plus intéressant, car cette (re)découverte se réalise conjointement à l'émergence de préoccupations liées aux risques sanitaires encourus par les adolescents, ce qui alimente un fort débat social et soutient l'accroissement de dispositifs de santé publique. Dans la France du début du XXI^e siècle, l'adolescence devient une classe à risque en soi, de nombreux comportements étant assimilés à des conduites à risque.

Vincenzo Cicchelli, maître de conférences à la faculté des sciences humaines et sociales de la Sorbonne, Cerlis (Paris Descartes/CNRS).

1. Ce chapitre est une version plus étoffée d'un texte précédent. Voir Cicchelli (2004).

Continuités dans le traitement social des adolescents

Or, il serait faux de croire à la nouveauté d'un discours qui s'inquiète du bien-être des jeunes. Depuis la fin du XIX^e siècle, les adultes se sont interrogés sur la place des plus jeunes dans la société moderne, car l'adolescence d'abord, et la jeunesse ensuite, ont vite formé une *altérité générationnelle irréductible*. La vision qu'ont les adultes des adolescents et des jeunes a oscillé tout au long du XX^e siècle entre deux pôles : ces derniers représentent un danger à la fois pour la stabilité du monde social et pour eux-mêmes, double conception qui légitime la mise en place de dispositifs d'intervention éducatifs, préventifs, curatifs, répressifs, incitatifs. L'étude des discours produits sur les adolescents s'avère ainsi révélatrice du défi que ces derniers représentent pour les valeurs des adultes.

La recherche scientifique a joué un rôle majeur dans ce travail de catégorisation de l'adolescence et de la jeunesse comme des âges symptomatiques des changements sociaux, comme des périodes de la vie instables et indomptables. En amplifiant ces images, les sciences humaines ont contribué à légitimer des interrogations sur l'intégration des plus jeunes dans le corps social. Dans l'introduction à un ouvrage collectif récent sur les risques encourus par les adolescents, David Le Breton (2002) choisit plutôt le premier versant du traitement scientifique des adolescents, en affirmant que ces derniers sont « entrés depuis une dizaine d'années dans une crise durable ». Ils vont mal à cause du brouillage des repères normatifs caractérisant le monde moderne, désordre qui rend malaisée la transmission des valeurs entre les générations. Des institutions comme l'école et la famille sont en crise, l'éducation des enfants pose problème. Cette référence à la prétendue nouveauté de certains comportements juvéniles est à la base de nombreux discours alarmistes sur la jeunesse. Sur la base de ce constat de généralisation de la désorganisation sociale, on accuse, depuis fort longtemps, les parents de démission parentale, et on pointe l'index sur les défauts de l'autorité dans l'enceinte scolaire. Quant à la crainte représentée par l'éloignement des générations, elle a alimenté tout un pan de la littérature sociologique américaine dans les années 1950 et 1960.

S'il est impossible dans le cadre de cet article de passer en revue l'ensemble des savoirs et des schèmes qui structurent notre perception de l'adolescence, nous essayerons d'en indiquer quelques-uns. On retiendra certains traits considérés comme « typiques » des adolescents, à l'aune des discours romanesque, psychologique et sociologique naissants, en laissant de côté à la fois les avatars et les prolongements de chacune de ces contributions². Ce faisant, nous ne nous arrêterons pas sur cette ancienne et fâcheuse querelle qui a divisé tant de savants sur l'historicité de la notion d'adolescence. Si certains auteurs ont remis en question la thèse d'Ariès (1960), d'après laquelle l'ado-

2. Sur cette évolution, voir Thiercé (1999).

lescence est une invention moderne, si bien que le ^{xx}e siècle constitue l'âge d'or de cette catégorie, d'autres en revanche ont fait remarquer que, ce débat étant difficile à trancher, il fallait prendre en considération certaines productions savantes qui introduisent une discontinuité dans le traitement social de cette classe d'âge. Il convient donc de partir de la fin du ^{xviii}e siècle, car depuis cette date la littérature romanesque abonde de figures juvéniles d'une part, et que le début du ^{xx}e siècle marque l'essor des travaux scientifiques sur les adolescents d'autre part.

Du roman de formation au roman « fin-de-siècle »

Franco Moretti (1999) et John Neubauer (1992), historiens de la littérature, ont tous les deux insisté sur le rôle fondamental qu'a joué le roman, depuis la fin du ^{xviii}e siècle jusqu'à la Première Guerre mondiale, dans la construction de ces deux âges de la vie que sont l'adolescence et la jeunesse. Si, avant cette période, les jeunes sont les laissés-pour-compte de la littérature romanesque, cette entrée tardive est compensée par la place centrale qu'ils occupent dans le roman de formation. Vers la fin du ^{xix}e siècle, quand ce genre entre en crise, les jeunes sont remplacés par les adolescents, nouveaux protagonistes des œuvres de fiction.

Après les écrits de Jean-Jacques Rousseau, le roman de formation, ou *Bildungsroman* – dont l'apogée se situe entre *Les années d'apprentissage de Wilhelm Meister* de Goethe (1795-1796) et *l'Éducation sentimentale* de Flaubert (1869) – invente la figure littéraire du jeune. Le *Bildungsroman* véhicule un nouveau paradigme, en considérant la jeunesse comme la partie la plus marquante de l'existence et comme l'emblème de la modernité. Si, en effet, on considère le roman comme une forme symbolique qui doit résoudre les questions que pose la réalité, l'avènement de la modernité offrait aux écrivains de grands éléments de réflexion et de narration : songeons à l'industrialisation, l'urbanisation, les bouleversements politiques, la naissance de la société libérale, etc. Ce caractère dynamique de la modernité se reflète dans la socialisation du héros romanesque : l'apprentissage de Wilhelm Meister n'est plus un chemin lent et prévisible reproduisant le statut du père, mais une exploration incertaine de l'espace social. Par la suite, cette exploration deviendra dans les romans errance, et prendra la forme du vagabondage, du voyage, de l'aventure, de la bohème, voire de l'égarement (Moretti, 2000). La mobilité géographique va de pair avec l'exploration de l'intériorité, elle renvoie à une quête insatisfaisante et inquiète. Bref, parmi toutes les caractéristiques de la jeunesse observables dans ce laps de temps considéré, les écrivains sélectionnent la mobilité géographique et l'intériorité.

Au niveau symbolique, le roman de formation arrime ces deux traits à cette phase délimitée de l'existence qu'est la jeunesse. Ce faisant, il offre au lecteur un puissant modèle de résolution de l'un des dilemmes de la modernité, à savoir le conflit entre l'idéal d'autodétermination et les contraintes ins-

titutionnelles, en présentant ces deux réalités comme complémentaires. Une fois achevée sa période de formation, le héros concilie ses exigences et celles de la société, le processus de socialisation menant à la découverte d'un lien entre la vie intérieure et les institutions sociales. La jeunesse se parachève dans ces romans par un processus de maturation et d'apprentissage, par un passage à l'âge adulte qui inscrit l'individu dans une totalité sociale : ce n'est pas un hasard, note Moretti (1999), si certaines jeunesses du *Bildungsroman* se terminent par un mariage, par un pacte nouveau entre l'individu et le monde. Le bonheur final présumé est l'indicateur le plus sensible de l'achèvement de la socialisation. Ce bonheur est d'autant mieux ressenti que cette conciliation requiert un acquiescement de la part du protagoniste.

Le protagoniste doit être passé par des expériences juvéniles tumultueuses avant de conclure qu'elles seront nécessairement abandonnées pour devenir un adulte. Ces considérations s'appliquent surtout à la première phase des romans de formation. Déjà dans *Le rouge et le noir* (1830), et dans d'autres romans de Stendhal, cette formule ne convient plus. La jeunesse ne trouve plus son sens dans les connexions qu'elle est censée créer avec l'existence, mais dans le fait de rompre ces connexions. Grandir veut dire alors renoncer à l'idée qu'il y ait une synthèse, une résolution des dilemmes de la vie quotidienne. La jeunesse n'est plus une phase de la vie se terminant par une conclusion supérieure : la maturité. La mort du personnage montre le caractère inachevé et impossible de sa quête.

L'œuvre de Balzac offre une troisième version du roman de formation. On ne retrouve plus, comme c'était le cas chez Stendhal, cette forte exaltation de l'autonomie individuelle liée aux lois du cœur. Lucien de Rubempré n'a plus aucun devoir, aucune obligation, car son objectif est le succès. Le désir de succès n'a plus de limites, il est naturel et se justifie de lui-même. Surgit donc le thème de la mobilité sociale des jeunes, et la jeunesse se définit désormais par cette tentative d'obtenir le succès dans les salons parisiens. Lucien de Rubempré illustre l'exemple d'un jeune sans scrupule, dont il faut se méfier : il perd sa jeunesse *sans jamais devenir adulte*.

Avec l'épuisement de ce genre littéraire, les écrivains *se tournent vers l'adolescence*. Cette nouvelle orientation reflète le fait qu'à partir de la fin du XIX^e siècle, le rapport des jeunes aux institutions ne prévoit plus aucune conciliation romanesque. La différence entre Wilhelm Meister, Werther, Julien Sorel, Lucien de Rubempré, Eugène de Rastignac, héros du roman de formation, et Törless, Stephen Dedalus, Tonio Kröger, héros du roman de « fin-de-siècle », n'est pas seulement de nature chronologique (les premiers étant plus âgés que les seconds), mais surtout d'ordre symbolique : tout en affrontant le monde, les premiers parviennent à une forme d'intégration que les seconds ne connaissent nullement. Le monde devient en quelque sorte indifférent, voire hostile à la maturation de l'adolescent. Si la littérature de la fin du XIX^e siècle fourmille de figures de lycéens en conflit permanent avec l'École et les Maîtres, c'est parce que les adultes n'ont plus rien à apprendre aux jeunes et que la maturité n'est plus synonyme de sagesse.

Ainsi, à partir de la fin du XIX^e siècle, les écrivains s'évertuent à analyser les désarrois de l'âme de l'adolescent, ayant hérité de Dostoïevski, auteur lui-même d'un roman titré *L'adolescent* (1874), et de Nietzsche les thèmes de la perte de l'identité et de la scission du moi. Le rapport du narrateur au personnage adolescent est empreint d'ironie subtile et de détachement, parfois de compassion et de participation. Le processus de recherche d'une identité personnelle se laisse appréhender par les hésitations des protagonistes dans l'usage des métaphores. Tonio Kröger et Stephen Dedalus parviennent seulement à la fin des romans à vaincre leur confusion initiale, ils acquièrent la capacité de parler d'eux-mêmes. L'adolescence devient peu à peu une période où l'individu vit une sexualité réprimée ou immature, aboutit à sa propre individualité après une quête douloureuse de son identité en crise, est socialisé de façon permanente par les groupes de pairs et l'école qui le séparent de la société des adultes, est présent dans des espaces propres comme la chambre individuelle. C'est dans ces romans qu'est décrite, pour la première fois, la vie d'un ami à travers les yeux d'un adolescent, comme c'est le cas de François qui raconte, dans *Le grand Meaulnes* d'Alain-Fournier (1913), la vie d'Augustin, son ami de toujours. On se souvient aussi du premier roman illustrant les gestes de bandes juvéniles rivales, *Les gars de la rue Pál* de Molnár (1907).

L'adolescence, âge de « storm and stress »

La littérature romanesque a puissamment contribué à la conceptualisation de l'adolescence et de la jeunesse, en léguant aux sciences humaines naissantes un réservoir de représentations de ces deux âges de la vie.

En 1904 paraît aux États-Unis, en deux tomes, la somme de Graham Stanley Hall, *Adolescence. Its Psychology and its Relations to Physiology, Anthropology, Sociology, Sex, Crime, Religion and Education*. C'est une œuvre encyclopédique, forte de 1 300 pages, au fil de laquelle l'auteur égrène des analyses variées portant sur la croissance physique, les changements anatomiques et physiologiques liés à la puberté, les affections mentales et corporelles, l'amour et la sexualité, l'hygiène et la santé, l'immoralité et le crime, les idéaux et les sentiments, la religion, la différence entre garçons et filles, la nécessité d'une nouvelle éducation... Il mêle des analyses de données à des considérations personnelles, prodigue des conseils et n'hésite pas à parsemer son texte d'envolées lyriques rendant l'ouvrage indigeste pour un lecteur contemporain. Certes, depuis longtemps, la conception darwinienne et développementaliste qui sous-tend la pensée de cet auteur, conception qui a contribué à discréditer son œuvre tout entière, a radicalement été réfutée. Pourtant, quand on fait abstraction de ces éléments, il est de nombreuses caractérisations de l'adolescence qui nous sont familières. En dépit d'un cadre épistémologique poussiéreux, force est de reconnaître qu'il est rare de

trouver un ouvrage portant sur la reconstruction d'une tradition d'analyses sur l'adolescence ne considérant pas Stanley Hall comme un père fondateur.

Nombreux sont les arguments mobilisés pour soutenir cette thèse.

Tout d'abord, quand on compare son livre aux écrits des pasteurs et théologiens protestants circulant au XIX^e siècle en Amérique, on constate que ces derniers insistaient pour que les jeunes Américains assument rapidement des responsabilités. Ce témoin extraordinaire de la société américaine de la première moitié du XIX^e qu'est Tocqueville remarquait, de son côté, que les jeunes Américains quittaient tôt le domicile parental, ils devenaient vite des adultes.

En deuxième lieu, si l'on exclut les auteurs de romans et les pages que Jean-Jacques Rousseau consacre à l'adolescence dans *l'Émile*, cet auteur est sûrement le premier scientifique moderne à avoir exploré systématiquement le vécu adolescent. Ce dernier se laisse observer par une série de comportements contradictoires. Les adolescents oscilleraient constamment entre inertie et excitation, plaisir et souffrance, confiance en soi et modestie, égoïsme et altruisme, sociabilité et solitude, réceptivité et lourdeur d'esprit, goût du savoir et tendance à l'action, conservatisme et iconoclastie, sens et intellect. L'expression utilisée par Stanley Hall pour caractériser ce stade du développement individuel, assimilé à une nouvelle naissance, « *a new birth* », forme sûrement le plus important legs de son ouvrage : l'adolescence devient l'âge du « *storm and stress* ». Néanmoins, la nécessité pour un individu de passer par une période de non-responsabilités sociales, pendant laquelle les pulsions créatives sont valorisées et favorisées, n'exempte pas les adultes de la charge de guider les adolescents, en leur donnant des repères. On est au cœur de cette vision moderne de l'adolescent en crise, explorant le monde, tiraillé entre demandes d'autonomie et de protection.

En troisième lieu, l'impact de l'œuvre de Stanley Hall a été très important, pour de nombreuses raisons. Il a annoncé dans ces travaux ce que d'autres ont réalisé au niveau de la réforme des cycles de l'enseignement américain. Puisque l'enfance et l'adolescence forment des âges spécifiques, il devient nécessaire d'adapter les programmes, de séparer les élèves en fonction de leur développement mental et de leur âge. De ce point de vue, son œuvre s'inscrit dans ce vaste mouvement historique qui voit dans la société américaine, depuis la seconde moitié du XIX^e siècle, l'émergence d'un *age consciousness*. Ce n'est nullement une coïncidence si le premier recensement américain qui prend soigneusement en compte l'âge – en demandant aux enquêtés à la fois l'âge à leur dernier anniversaire et leur date de naissance – date de 1900. Une police des âges naît dans ces décennies en Amérique, les individus étant de plus en plus classés en fonction de leur âge, par les scientifiques, l'administration publique et les institutions scolaires.

Qui plus est, le travail de Stanley Hall a constitué une référence en France dès sa publication. Il est cité dans un article consacré à l'adolescence, publié dans la *Revue philosophique* en 1906. Surtout, son équivalent français, Pierre Mendousse, auteur du livre au titre suggestif *L'âme de l'adolescent* (1909), se réfère constamment à lui et parvient à des conclusions fort

proches : l'adolescence est un âge de quête de soi ; cette recherche se réalise dans une sorte d'« anarchie mentale » ; il est nécessaire de favoriser la spontanéité de l'adolescent et son exploration du monde ; il est du ressort des adultes d'inventer une méthode pédagogique adaptée, stimulant la liberté tout en garantissant une forte vigilance de ses comportements.

L'adolescence, emblème d'une certaine modernité

Si, grâce à Stanley Hall et à ses successeurs, l'adolescence est considérée comme un âge spécifique de la vie, caractérisé par le *normative turmoil*, le *storm and stress* et une série d'*oscillations and oppositions*, il revient à la sociologie de fixer définitivement d'autres traits alimentant notre imaginaire de l'adolescence. Elle a contribué à considérer cette phase de l'existence comme l'emblème de la société moderne, reflet de ses vertus et de ses défauts.

Tournons-nous encore une fois vers les États-Unis, en considérant la littérature sociologique des années 1940-1960. Il y est souvent indiqué que, pour que l'adolescence émerge, doivent être réunis certains traits qui se retrouvent seulement dans les sociétés modernes : l'industrialisation, avec la séparation entre l'atelier et le domicile, l'urbanisation et les phénomènes migratoires, avec la concentration de jeunes gens dans des quartiers populaires, la scolarisation obligatoire, avec le regroupement des individus en fonction de leur âge, la mise en place d'une législation du travail des mineurs, avec la fin de l'apprentissage, les réformes de la justice des mineurs, avec l'identification du problème de la délinquance juvénile. La présence d'adolescents est considérée comme une preuve de la transition d'une société au stade moderne. Une certaine image de ce qu'est ou doit être la modernité occidentale et américaine se laisse appréhender en filigrane.

Les groupes juvéniles sont censés émerger dans des sociétés caractérisées par deux éléments nécessaires.

En premier lieu, on souligne que la société américaine connaît une forte division du travail. Dans la théorie fonctionnaliste, paradigme de bon nombre d'études américaines sur l'adolescence de cette époque, cet âge de la vie a été associé à une exigence fonctionnelle de la société industrielle. Celle-ci requiert des périodes de formation scolaire plus longues, qui autorisent à leur tour l'accès à de hautes qualifications professionnelles.

Enfin, les modes d'intégration de l'Amérique de la première moitié du ^{xx}e siècle diffèrent des principes particularistes qui gouvernent la famille et les relations de parenté. La société américaine de l'après-guerre se base précisément sur des critères universalistes de classement social, l'individu acquérant son statut au moyen de la possession de ses titres et de ses diplômes, traçant la voie d'un modèle où l'autonomie et un ensemble de vertus individuelles sont à la source d'une réussite sociale. Et bien qu'on s'accorde à rencontrer des groupes d'adolescents dans tous les pays occidentaux, c'est l'adolescence américaine qui représente incontestablement le prototype de l'adolescence. Une expression est d'ailleurs forgée pour indiquer que les

États-Unis sont la patrie de l'adolescence : *Teen-land USA*. Les sociologues américains qui se penchaient sur les adolescents faisaient de cet objet d'investigation l'observatoire d'où scruter le passage de leur société au stade moderne, et postulaient que la présence de cette classe d'âge était l'étalon à l'aune duquel mesurer la modernisation ou plutôt l'américanisation des sociétés occidentales.

L'adolescent, révélateur des failles d'une certaine société

Il serait faux de penser que les sociologues américains plébiscitaient l'avènement de l'adolescence, de ses goûts et modes de vie, en la considérant comme ce qui aurait insufflé de nouvelles valeurs à leur société. En réalité, leur position se révèle le plus souvent extrêmement ambiguë, les travaux de l'époque oscillant entre une vision rassurante et une vision alarmiste du phénomène adolescent.

L'adolescence est saisie comme la période de construction de l'identité individuelle pendant laquelle les jeunes expérimentent ce qu'est la vie sociale sans toutefois disposer d'une emprise sur leur société. Les adultes demandent à l'adolescent d'exprimer son potentiel d'innovation tout en le contrôlant et sans lui donner les moyens d'assumer ses responsabilités. L'adolescent en quête de soi devient alors l'archétype d'une société hautement différenciée dont les savoirs, les normes et les valeurs sont en devenir perpétuel, et qui demande à la personne de hautes performances individuelles. Et l'adolescence constitue en soi le lieu d'une indétermination et d'une possible hésitation : en lui, dans ce *no man's land* entre l'enfance et l'âge adulte, combattent des forces opposées, son émancipation (vers l'âge adulte) dépend des manières dont il saura gérer ses besoins affectifs qui restent forts. Les adolescents, dans toute leur ambiguïté, sont perçus comme à la fois dociles et rebelles, apathiques et engagés, romantiques et cyniques. On ne sait s'ils représentent un espoir ou un désespoir pour la société américaine.

Aussi, la littérature sociologique considérée postule que l'un des traits majeurs de la condition des adolescents est l'emprise de la culture juvénile véhiculée par le groupe des pairs. Or, devant la découverte de l'ampleur de la culture juvénile, nombreux sont ceux qui se demandent si celle-ci ne constitue pas une menace pour le lien social.

Peu à peu émerge aussi la question de la séparation entre les parents et leurs enfants (*apartness*), question qui sera analysée plus tard sous l'angle du conflit entre les générations (*generation gap*). Dans tous les cas, se posent la question des emprises qui rendent l'adolescent dépendant des pairs ou de la famille, et celle de la responsabilité de l'individu, menacée par des modes de vie réglés par l'insouciance. Ces questions conduisent à réfléchir sur les conditions d'une « bonne » transition vers l'âge adulte.

Finalement, si les adolescents représentent une menace pour la société américaine, c'est dans la mesure où celle-ci se considère comme individualiste – l'attrait irrésistible des proches est source de conformisme et d'aliéna-